



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Été 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis :
Entrepreneurs et chefs de famille à
succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES
NATIONS — Enpasse de devenir
de bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone : June
Bernard découvre de nouvelles
étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenilas :
un endroit où les enfants
s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme
avant Guérir les blessures du passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE,
PARTAGEONS L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

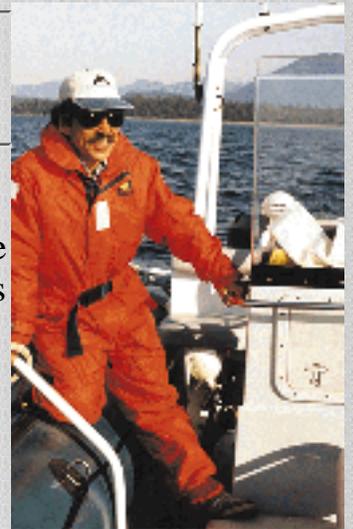
[Credits](#)

Steve et Cindy Dennis : Entrepreneurs et chefs de famille à succès

par Jolayne Madden-Marsh

**Ike Campbell, membre de la Première nation
Ahousaht, guide touristique pour Seaside
Adventures.**

Le littoral spectaculaire de la côte ouest de l'île de Vancouver attire des milliers de visiteurs dans la région chaque année. Les gens reviennent pour la plage naturelle sablonneuse de Long Beach, les magnifiques tempêtes et la richesse de la flore et de la faune de la réserve de parc national Pacific Rim. Étant donné la popularité de la région, il était naturel qu'un grand nombre d'entreprises touristiques s'établissent à Tofino, petite ville à la limite nord du parc national. Steve et Cindy Dennis sont les propriétaires d'une entreprise d'excursions en mer, Seaside Adventures, la toute dernière à s'ouvrir à cet endroit.



Lorsque l'on demande à Cindy Dennis de parler du chemin qu'elle a parcouru pour en arriver là où elle est aujourd'hui, elle s'arrête un moment, puis explique que le cheminement a été très long et que sa famille a joué un rôle important dans sa vie. Son frère, surnommé affectueusement « Moose » (orignal), est depuis toujours son guide et son conseiller. Depuis leur enfance passée dans la communauté de la Première nation Ahousaht, au nord de Tofino, il l'a toujours encouragée à poursuivre ses rêves.

Pendant que j'étais assise avec Cindy dans le bureau de Seaside Adventures, qui donne sur la mer, sa grand-mère Jean est entrée. Elle arrivait de sa maison de Hot Springs Cove et nous a raconté l'histoire du raz-de-marée qui a dévasté tout le village d'Ahousaht, en Alaska, en 1963. Cindy habite à Nanaimo, à deux heures de route de Tofino, mais les autres membres de la famille, qui sont très unis, habitent Tofino et viennent l'aider quand c'est nécessaire. « Notre entreprise est une entreprise familiale », explique Cindy.

Cindy Dennis lançait sa première entreprise il y a dix ans, avec son mari Steve : une entreprise de pêche commerciale aux oursins, aux panopes et aux concombres de mer, pêche qui se fait en plongée. Cindy raconte que son mari et elle travaillent bien ensemble. « Il fait le travail manuel et je reste à la maison pour faire la comptabilité et prendre soin des enfants. » Les permis de plongée sous-marine n'étaient pas coûteux à l'époque — 50 \$ chacun. Mais dix ans plus tard, lorsque les Dennis ont décidé de vendre leur entreprise, leur valeur avait tellement augmenté que le prix obtenu pour la vente leur a permis d'acheter leur deuxième entreprise, le Duffin Cove Resort. « Il était temps pour nous de passer à autre chose », explique Cindy en parlant de la décision de vendre l'entreprise de plongée, dont la marge de bénéfices était limitée. Le couple a toutefois conservé un permis de plongée, ce qui les tient occupés en hiver. Mais c'est surtout en été qu'ils ont beaucoup de travail. En avril 1996, ils ont commencé à s'occuper de l'exploitation de leur établissement, qui compte treize unités, et quelques mois plus tard, ils lançaient Seaside Adventures.

« Cette entreprise fonctionne vraiment bien ici. L'endroit est idéal », affirme Cindy. Étant donné l'emplacement stratégique de son bureau (sur le quai), Seaside Adventures offre également un service de réservation pour les autres entreprises d'excursions pendant la haute saison. Lorsque les touristes viennent manger à l'un des restaurants du coin ou magasiner à l'une des boutiques situées à proximité, ils voient la publicité de Seaside Adventures qui les invite à monter à bord du bateau pneumatique Polaris équipé d'un moteur de 475 chevaux pour se rendre à Hot Springs Cove, dans la baie Clayoquot ou dans les endroits où les baleines viennent se nourrir. Parmi les autres excursions offertes, citons les voyages de pêche, les randonnées pédestres guidées et l'exploration de cavernes.

« Nous sommes les pionniers de l'industrie de l'observation des baleines ici, raconte Cindy. Nous avons d'excellents skippers. » La plupart des skippers de Seaside Adventures sont des

membres des Premières nations, et l'entreprise est la seule de la région qui appartienne à des Autochtones. Ike Campbell, qui était le skipper de l'excursion à laquelle j'ai participé, est un ami d'enfance de Cindy. Avant de travailler pour Seaside Adventure, il travaillait comme poseur de cloisons sèches. « J'aime beaucoup rencontrer de nouvelles personnes. J'aime aussi être sur l'eau. Je suis vraiment chanceux, car en plus d'aimer ce que je fais, je suis payé pour, raconte-t-il. Il faut avoir le sens de l'humour pour travailler à Seaside Adventures, raconte Cindy, ajoutant que la meilleure façon de traiter avec un client maussade est de faire renverser le bateau.

Qu'est-ce qui attend les Dennis dans l'avenir? « Nous avons l'intention d'acheter un plus gros bateau », raconte Cindy, qui a également de nombreux autres projets d'intérêt communautaire. Elle veut fonder une école Montessori à Tofino, organiser un camp de basket-ball pendant les vacances de Noël et parrainer un étudiant joueur de basket-ball pour qu'il puisse fréquenter le collège Malaspina. Même si elle consacre beaucoup de temps à des activités communautaires et à ses entreprises, Cindy n'en néglige pas pour autant sa famille : « Pour moi, mes enfants sont plus importants que tout le reste », annonce-t-elle avec fierté.

« Je veux que mes enfants ne manquent de rien, et c'est pourquoi mon mari et moi nous sommes lancés en affaires. » Cindy raconte qu'elle était la sixième de sept enfants. Elle n'a jamais rien eu qui lui appartenait en propre — tous ses vêtements et ses jouets avaient appartenus à ceux qui la précédaient. « J'ai travaillé très fort et j'ai fait beaucoup de sacrifices dans ma vie. Je travaille sans relâche pour que mes enfants aient quelque chose qui leur appartienne en propre. »



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Été 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis : Entrepreneurs et chefs de famille à succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES NATIONS — En passe de devenir de bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone : June Bernard découvre de nouvelles étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenilas : un endroit où les enfants s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme avant Guérir les blessures du passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE, PARTAGEONS L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

[Credits](#)

BC Rail et les Premières Nations — En passe de devenir de bons voisins

par Leonie Rivers

Fred Baker, artiste de la nation Squamish, (au centre), présentant une de ses oeuvres à Ray Neuenfeldt, directeur exécutif, Relations avec les Autochtones, B.C. Rail (à gauche), et Leonie Rivers, agente de liaison, Dreamspeaker.



Les Autochtones n'ont pas toujours eu une image positive du chemin de fer. Un grand nombre d'entre eux ont vu les trains emmener leurs enfants au pensionnat et emporter au loin les ressources qui avaient été arrachées à leurs terres ancestrales.

En raison de leur visibilité et de leur vulnérabilité, les sociétés de chemins de fer sont souvent la cible d'opérations de barrage lorsque les négociations de traités piétinent ou que des litiges surviennent au sujet de la répartition des terres. Dans la plupart des cas, elles sont des témoins innocents qui se retrouvent au milieu d'un conflit.

BC Rail, la principale société de chemin de fer de la province, est bien déterminée à améliorer ses relations avec les Premières nations. Il y a un peu plus de six ans,

la société créait un service des relations avec les Autochtones. Roy Neuenfeldt fut nommé directeur exécutif et son objectif fut de créer et de maintenir un franc dialogue avec les Premières nations voisines du chemin de fer.

Les Premières nations voisines? En effet, l'emprise de BC Rail traverse le territoire de nombreuses Premières nations, et les voies ferrées de la société en longent beaucoup d'autres. En tout, les terres de 25 Premières nations sont traversées ou longées par la voie ferrée de BC Rail. La société ne veut pas se contenter d'être un simple employeur et partenaire d'affaires, elle veut devenir un bon voisin.

Bien entendu, BC Rail a tout intérêt à améliorer ses relations avec les Premières nations. Il y a cinq ans, la société décidait de se joindre à un programme de diversification, et plusieurs coentreprises avec les Premières nations furent créées dans le cadre de cette stratégie. BC Rail reconnaît également le pouvoir économique grandissant de ses voisins autochtones.

Dès son entrée en service, M. Neuenfeldt a établi un ensemble d'objectifs pour donner une orientation à la politique du service des relations avec les Autochtones :

- amélioration des communications;
- amélioration des consultations;
- programme de bourses et de dons;
- amélioration des possibilités d'emploi de personnel autochtone et de contrats d'approvisionnement avec des Autochtones;
- accessibilité aux services offerts par le BCR Group;
- possibilité de créer des coentreprises.

Toutes les sociétés qui font partie du BCR Group — BC Rail, BCR Properties, BCR Ventures, Vancouver Wharves et Westel — partagent la même politique de relations avec les Autochtones.

Tout d'abord, entamer le dialogue

Pour pouvoir atteindre les objectifs fixés, il était primordial que BC Rail et les Premières nations voisines entament un dialogue. M. Neuenfeldt a rencontré les chefs autochtones, puis a fait ses premières recommandations au conseil d'administration du BCR Group. Le conseil a réagi en créant son propre Comité des affaires autochtones. Grâce à cette équipe de cadres supérieurs, les relations avec les Autochtones sont toujours traitées comme une priorité au sein de la société.

En 1995, le Comité a approuvé la nomination d'une agente de liaison spécialisée. Leonie Rivers, membre de la nation Gitksan, passe la plus grande partie de son temps à visiter les résidents des collectivités des Premières nations en Colombie-Britannique pour découvrir quels sont leurs problèmes et leurs inquiétudes. Son but est d'élaborer un protocole officiel de communication avec chacune des vingt-cinq Premières nations voisines de BC Rail. Chaque entente de protocole devra respecter les aspirations de la nation concernée et tenir compte de la nécessité pour BC Rail de continuer ses opérations. En cas de différends, les parties doivent se rencontrer et discuter ouvertement et honnêtement de leurs points de vue respectifs. Jusqu'à présent, deux nations ont signé des ententes de protocole et d'autres en sont aux dernières étapes de négociation.

BC Rail sait également qu'il est essentiel que ses employés comprennent l'importance que représentent les Premières nations pour l'avenir de la société. Par conséquent, plus de 350 employés, cadres et membres du conseil d'administration ont participé à des ateliers de sensibilisation à la culture autochtone.

En 1996 s'est tenue la première d'une série d'entretiens entre des cadres supérieurs de BC Rail et des représentants des Premières nations, à Hazelton (Colombie-Britannique). Le but de ces entretiens est simple : arriver à mieux se comprendre.

M. Neuenfeldt a fait le commentaire suivant en ce qui concerne l'entretien de Hazelton : « C'est la première fois qu'un représentant des Premières nations nous invite dans une collectivité autochtone. Il s'agit d'un geste très positif et nous en sommes enchantés. »

De la parole aux actes

Le protocole de relations avec les Autochtones de BC Rail n'est pas un exercice de verbiage. La société a déjà entrepris un certain nombre de mesures en vue d'améliorer de façon concrète ses relations avec les Premières nations. Les possibilités d'emploi sont annoncées régulièrement dans les collectivités autochtones voisines de BC Rail, et la compagnie est en train de se monter un répertoire d'entrepreneurs autochtones qui seront invités à soumissionner pour ses projets. De plus, un programme de bourses a été créé à l'intention des étudiants autochtones, et la société parraine également plusieurs activités communautaires des Premières nations grâce à son programme de dons.

L'un des aspects les plus intéressants des ententes de protocole a été la création de coentreprises entre BC Rail et ses voisins autochtones. Citons l'exemple d'un projet de coupe sélective sur une parcelle de terrain située près de D'Arcy (Colombie-Britannique), auquel participait la Première nation N'Quatqua (anciennement la bande du lac Anderson), et qui a remporté beaucoup de succès.

Ce projet a été réalisé conjointement par la N'Quatqua Logging Ltd., entreprise de la bande, et BCR Properties, société affiliée au BCR Group. L'entreprise Cariboo Forest Consultants a été embauchée pour donner des conseils sur les techniques de coupe sélective et les précautions spéciales à prendre pour assurer la protection de l'environnement.

Peter Martin, directeur des investissements et des ventes pour BCR Properties, a travaillé en étroite collaboration avec Maurice Thevarge, de la N'Quatqua Logging, pour mener le projet à bien, et il a été enchanté des résultats.

« Il s'agissait d'une véritable entreprise commerciale, raconte M. Martin, et il était primordial que nous ne fassions pas d'erreur. Nous devons obtenir la plus grande valeur en bois possible tout en composant avec les impératifs écologiques d'une région touristique très sensible. Si nous n'avions pas fait attention, il aurait pu y avoir de sérieuses répercussions. »

Les employés de l'entreprise N'Quatqua Logging étaient chargés de couper les arbres désignés comme présentant

le plus de valeur, sans endommager les autres. Ils ont ensuite ébranché et trié sur place les arbres abattus. En tout, seulement 40 % des arbres du lot ont été coupés, mais leur valeur représentait plus des deux-tiers de la valeur totale en bois des terres visées.

« M. Thevarge et les employés de la N'Quatqua ont mis tout leur coeur à l'ouvrage et ils ont accompli exactement ce que nous voulions, raconte M. Martin. Étant donné le succès remporté par ce projet, nous pensons en entreprendre d'autres. »

BC Rail n'est pas une oeuvre de charité. Les coentreprises doivent répondre aux critères commerciaux habituels pour ce qui est du rendement du capital investi, et elles doivent compléter les autres activités économiques de la société. Le succès remporté par le projet de coupe de D'Arcy prouve toutefois que les coentreprises peuvent profiter autant à BC Rail qu'à ses voisins autochtones, tout en reconnaissant et en respectant les intérêts de chacun.

N'est-ce pas là le fondement du bon voisinage?



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Été 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis : Entrepreneurs et chefs de famille à succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES NATIONS — En passe de devenir de bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone : June Bernard découvre de nouvelles étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenlilas : un endroit où les enfants s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme avant Guérir les blessures du passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE, PARTAGEONS L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

[Credits](#)

Agente artistique autochtone : June Bernard découvre de nouvelles étoiles

par Jolayne Madden-Marsh

June Bernard, agente artistique

« Pas de gloire sans déboires. »

C'est l'un des nombreux dictons qu'emploie June Bernard pour aider ses clients. Ils viennent à elle pour sa sagesse, son dévouement et sa réputation de bonne agente d'affaires.



En raison des magnifiques paysages qui l'entourent, de son centre-ville plein d'animation et des nombreux films qui sont tournés dans ses rues et sur ses rivages, Vancouver est appelé de plus en plus souvent « Hollywood Nord ». June Bernard, propriétaire de la First Nations Artists and Company, filiale de la First Nations Artists Corporation, se réjouit des possibilités offertes aux actrices et aux acteurs locaux par la réalisation de tous ces films dans la région. Sa principale préoccupation est de veiller à ce que les artistes autochtones soient bien représentés dans l'industrie moderne du spectacle. Son agence représente plus de trois cents artistes de spectacle. Mme Bernard ne s'occupe pas seulement des artistes autochtones. En effet, un quart de ses clients ont d'autres origines ethniques, ce qui prouve sa passion pour le monde du spectacle en général.

Mme Bernard sait très bien qui elle est et où elle en est dans la vie, ce qui n'a peut-être pas toujours été le cas. Elle dit avoir passé les vingt premières années de sa vie à refuser d'être Autochtone et les vingt années suivantes à ne pas savoir qui elle était, mais que maintenant, elle est contente d'être elle-même. Mme Bernard est une Crie des bois de la Première nation Peter Ballantyne, installée à Sandy Bay (Saskatchewan), et elle est fière de son héritage autochtone.

Mme Bernard a du succès dans ce qu'elle fait, car elle comprend les arts du spectacle. Elle croit que le talent est un don du Créateur. Elle se rappelle fièrement des treize années passées à faire de la danse. Elle est la première Autochtone à avoir obtenu une bourse pour fréquenter l'école du Royal Winnipeg Ballet. Elle croit que les gens de talent qui sont d'origine autochtone doivent travailler beaucoup plus fort que les autres pour être reconnus dans leur domaine, ce qu'elle trouve tout à fait injuste. Il ne fait pas de doute qu'elle jouit maintenant d'un respect bien mérité. Mme Bernard a étudié à l'université et elle est très estimée dans le milieu du spectacle à Vancouver. Les producteurs de films lui demandent souvent son opinion sur tout ce qui touche les Premières nations dans leurs films. « Plusieurs entreprises de production importantes m'ont demandé de lire des scénarios et de leur dire ce que j'en pensais. Je pense que mon intégrité, mon sens de l'identité culturelle et la place que j'occupe dans la communauté autochtone font de moi un bon conseil à ce sujet », déclare-t-elle.

L'opinion de Mme Bernard vaut son pesant d'or : les agents artistiques prennent en effet un pourcentage sur les recettes de leurs clients. Mme Bernard demande quinze pour cent. Ses frais sont énormes : services de messagerie, coûts de télécommunication, services d'enregistrement sur bande magnétique, « coaching », déplacements, comptabilité. « Nous brassons beaucoup d'argent, mais la plus grande partie va aux acteurs et aux actrices. Dans les contrats que nous signons le cachet est un élément très important », déclare-t-elle. Les clients de la First Nations Artists and Company ont participé à plusieurs émissions de télévision (North of 60, Northern Exposure, Highlander, X-Files et Hawkeye) de même qu'à plusieurs longs métrages, (Pocahontas — The Legend, Pocahontas [film d'animation de Disney], Dances with Wolves, Legends of

the Fall, Deep Rising, Brothers of the Frontier et Alaska). Ils participent également à de nombreux messages publicitaires et films documentaires.

Malgré cette liste impressionnante, la partie est loin d'être gagnée explique Mme Bernard. « Je dois encore frapper à beaucoup de portes », dit-elle. Elle explique que les artistes autochtones ne sont pas encore pris au sérieux et rappelle que les médias ne les traitent pas très bien. « J'admire les artistes autochtones qui persévèrent dans ce milieu. On leur donne des rôles dans des films d'époque, mais pas dans des films contemporains. L'actrice principale dans le film Black Robe était jouée par une Asiatique », raconte-t-elle.

La dernière entreprise de Mme Bernard est une agence artistique, Kids on Set, qui se spécialise dans la représentation des jeunes acteurs, surtout ceux d'ascendance autochtone. Un grand nombre de ses jeunes clients figurent dans des annonces de jouets et de couches, et de nourriture pour bébés. « Il y a plus que jamais des petites « fofoues brunes » à la télévision aujourd'hui », dit-elle en riant.

Lorsqu'on lui demande de quoi une actrice ou un acteur a besoin pour lancer sa carrière, Mme Bernard répond deux choses : 1) de la passion — le désir de jouer et d'interpréter; 2) une bonne formation — obtenue de préférence auprès d'une école reconnue d'interprétation ou d'un programme universitaire. Les professeurs devraient être brevetés d'une académie d'art dramatique.

Nous savons maintenant ce qu'il faut pour devenir un artiste à succès, mais qu'en est-il du métier d'agent artistique? « Il n'y a pas d'école pour les agents artistiques », déclare Mme Bernard. En fait, elle est plus qu'une simple agente; elle agit comme imprésario pour ses clients. Elle les aide à entreprendre leur carrière, puis à poursuivre sur leur lancée.

D'après The Hollywood Reporter, bulletin d'information de l'industrie du spectacle, plus de 400 millions de dollars ont été dépensés en 1995 en Colombie-Britannique pour la production de longs métrages et d'émissions de télévision. L'année dernière, la valeur des productions commerciales dans la province s'élevait à 80 millions de dollars. L'industrie du spectacle a donné de l'emploi à

8 500 résidents de la province. « En tant que propriétaire d'une agence artistique, je m'emploie à faire en sorte que les artistes autochtones obtiennent leur part du gâteau », déclare Mme Bernard. Le même numéro du Hollywood Reporter rapportait également ce qui suit : « La Colombie-Britannique compte des centaines de sociétés de production cinématographique et vidéo, quarante-quatre agences artistiques, trente-six studios de postproduction et quinze plateaux de tournage. »

« L'industrie du spectacle rejoint un très grand public. Et elle a une très grande influence sur la façon dont la communauté non autochtone perçoit la communauté autochtone », affirme Mme Bernard. Cette dernière cherche toujours de nouvelles façons d'améliorer l'image des Autochtones dans « le monde merveilleux du spectacle » et espère qu'un jour une ou un Autochtone siègera aux conseils d'administration de l'Union of British Columbia Performers, de l'Equity, de l'ACTRA, de la British Columbia Film Commission et du Conseil des arts du Canada. « J'essaie de changer la mentalité des producteurs, des réalisateurs et des régisseurs de distribution en étant tout simplement moi-même. Je suis une guerrière de la Bande des Cris des bois. »



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Été 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis :
Entrepreneurs et chefs de famille
à succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES
NATIONS — Enpasse de devenir
de bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone :
June Bernarddécouvre de
nouvelles étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenlilas :
unendroit où les enfants
s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme
avant Guérirles blessures du
passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE,
PARTAGEONS L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

[Credits](#)

Succès en sylviculture

par Jolayne Madden-Marsh

« C'est différent de travailler avec des Autochtones. Il faut avoir le sens de l'humour. Ils aiment rire. »

Pour les employés de Mt. Leighton Forestry Services, le travail est synonyme de beaucoup plus qu'un simple chèque de paie. Il est synonyme de la sauvegarde d'une ressource très importante pour tous les Canadiens : notre environnement.

(à gauche) Bob Curr (à gauche) et son équipe prenant une pause, Tahsis (C.-B.)



Gold River est une petite ville tranquille du nord de l'île de Vancouver qui vit de l'exploitation forestière. Un grand nombre de petites entreprises forestières, dont Mt. Leighton Forestry Services, Ltd., y sont installées. Cette entreprise appartient à cinq membres de la Première nation Mowachaht/Muchalaht et se spécialise dans les travaux de sylviculture. Elle est exploitée par un conseil d'administration de cinq membres qui appartiennent tous à la Première nation Mowachaht/Muchalaht.

Joe John, l'un des copropriétaires fondateurs de Mt. Leighton Forestry Services, raconte avoir créé l'entreprise, car il voulait faire travailler des membres de sa Première nation plutôt que de les laisser recevoir de l'aide sociale ou occuper des emplois à faible revenu. L'entreprise a fait bien du chemin depuis sa création en 1993. Ses cinq fondateurs avaient commencé à travailler pour

la Pacific Forest Products comme « nettoyeurs » de cours d'eau. « Nous nous sommes lancés en affaires avec un prêt, une camionnette Ford à deux roues motrices et une scie à chaîne. » Maintenant, l'entreprise possède quatre camionnettes modernes à cabine double et à quatre roues motrices, seize scies à chaîne Husky 2600 et un vaste assortiment d'équipement de sécurité et de lutte contre l'incendie.

(en haut à gauche) Nettoyage du lit d'un petit cours d'eau dévasté par l'accumulation de débris, Tahsis (C.-B.)



Mt. Leighton Forestry Services a, jusqu'à présent, exécuté divers contrats : éclaircissement, émondage, plantation d'arbres, nettoyage de cours d'eau, etc. L'entreprise a également procédé à une coupe visant les arbres de plus de trois mètres sur un lot de plus de 400 hectares, et elle a semé et fertilisé plus de soixante-quinze sections de route différentes. Les principaux clients de l'entreprise sont : Pacific Forest Products, Ltd., à Gold River; Interfor West Coast Operations, à Tofino; le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, région de la Colombie-Britannique; et Nootka First Nations Forest Products, Ltd., à Gold River.

Bob Curr, l'administrateur forestier de Mt. Leighton, est un ancien technologue forestier qui possède vingt-cinq ans d'expérience sur la côte de la Colombie-Britannique. Il aime travailler avec des Autochtones. « C'est différent de travailler avec des Autochtones. Il faut avoir le sens de l'humour. Ils aiment rire. C'est de là qu'est venu le nom donné à Friendly Cove (« l'anse amicale ») », raconte-t-il. (Le nom de Friendly Cove a été donné au territoire traditionnel des Mowachaht/Muchalaht, à la limite sud de l'île Nootka, par le capitaine James Cook, lorsqu'il y a mis le pied en 1778.)

Lorsque M. Curr s'est joint à l'entreprise, celle-ci n'arrivait pas à payer ses employés. Toutefois, les affaires ont repris depuis et elles sont maintenant très bonnes — l'entreprise réalise même des profits. M. Curr croit que, dans l'avenir, les profits réalisés par Mt. Leighton Forestry Services seront utilisés pour acheter de l'équipement forestier et embaucher plus d'employés. Il aimerait montrer aux membres de la nation Mowachaht/Muchalaht comment diriger une exploitation forestière, au cas où il y aurait

davantage de contrats dans le domaine. D'après Preston Maquinna, contremaître d'une équipe et l'un des copropriétaires de l'entreprise, l'équipe s'est beaucoup améliorée depuis les deux dernières années. « Tout ne se fera pas en un seul jour. Les petits changements vont s'accumuler et finir par faire une différence », admet M. Curr.

L'été dernier, l'entreprise a employé treize personnes, y compris une femme et deux étudiants d'université non autochtones. Tous les employés de Mt. Leighton Forestry Services ont reçu une formation en premiers soins, mais l'entreprise est fière du fait qu'il ne s'est produit aucun accident assez sérieux pour entraîner un retard de travail cette année. « Les employés peuvent être fiers d'eux-même pour ce qui est de la sécurité », annonce M. Curr. Une région forestière a été exploitée récemment entre Tahsis et Gold River, et Mt. Leighton Forestry Services a obtenu le contrat de nettoyage des cours d'eau. Deux équipes ont été assignées à temps plein à cette tâche. « Il y a une énorme quantité de débris dans les cours d'eau. Nous devons faire en sorte que l'eau s'écoule continuellement et qu'aucun barrage naturel ne se forme. Si les cours d'eau ne sont pas nettoyés, les frayères situées en amont seront détruites », explique M. Curr.

M. Curr déclare qu'il aimerait qu'un plus grand nombre de ses employés puissent assumer les responsabilités de contremaître. « Éventuellement, l'un d'entre eux me remplacera. C'est mon but. » Tous ses employés semblent aimer leur travail. « Ils sont tous très consciencieux et se préoccupent de bien faire leur travail. » Un grand nombre des membres de l'équipe travaillent sans relâche depuis un an et demi. « Je leur ai dit que je leur donnerais une journée de congé s'ils le voulaient. Personne n'a relevé mon offre. Ils veulent tous travailler », est fier d'annoncer M. Curr.

Récemment, les membres de la nation Mowachaht/Muchalaht ont déménagé de leur ancienne réserve, où se trouvait également une usine de pâte à papier, et se sont réinstallés à Tsaxana, un bel endroit situé à trois kilomètres de la ville de Gold River. Les membres de la Première nation profitent déjà des avantages de leur nouvel emplacement. « L'ancienne réserve était tellement bruyante, sale et malodorante que c'était impossible de rentrer chez soi et de se détendre. Le nouveau village est calme et paisible. Le contraste est spectaculaire. À mesure que l'équipe s'améliorera, nous obtiendrons plus de travail. L'entreprise est appelée à prospérer », conclut M. Curr.



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Été 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis : Entrepreneurs et chefs de famille à succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES NATIONS —
Enpasse de devenir de bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone : June Bernarddécouvre de nouvelles étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenlilas : unendroit où les enfants s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme avant Guérirles blessures du passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE, PARTAGEONS
L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

[Credits](#)

En route vers le succès

par Jolayne Madden-Marsh

YMC Management Corporation construit à l'heure actuelle un tronçon de 7,6 kilomètres de la « route de l'Île », entre Mudd Bay et Tsable River, dans l'île de Vancouver. Comme l'entreprise n'avait jamais participé auparavant à un projet de construction de cette importance, elle a suivi l'exemple de nombreuses autres entreprises autochtones et décidé de former une coentreprise. « Il est important de reconnaître ses limites et d'embaucher quelqu'un qui en sait plus que soi », raconte Alvin Dixon, directeur administratif de YMC.

YMC représente dix-neuf Premières nations de l'île de Vancouver, de Campbell River à Esquimalt, en plus du Groupe de développement économique de Nuu-chah-nulth, du conseil tribal d'Alliance et de la United Native Nations. Toutes les Premières nations touchées ont dû s'entendre sur le choix d'un partenaire pour le projet, ce qui a compliqué la décision. « Avant d'en arriver là où nous sommes aujourd'hui, il nous a fallu obtenir l'appui des dix-neuf bandes au sujet de la route. C'est la première fois que toutes les bandes appuient un même projet », indique James Johnny, agent de protocole de YMC. « Il s'agit d'une partie importante du processus qui permettra d'abolir les barrières qui existent entre les bandes et d'en arriver à travailler

ensemble, mentionne M. Dixon. Jusqu'à présent, nous n'avons pas mêlé la politique aux affaires et nous avons suivi le protocole établi de très près. Si nous continuons sur cette lancée, nous devrions rester longtemps en affaires. »

Deux des plus importantes entreprises de construction au Canada, PCL Constructors Pacific et Ledcor Industries, ont décidé de participer à la coentreprise. Leur expérience de la gestion de projets de construction importants correspondait exactement à ce que YMC recherchait pour mener à bien ce projet de 14 millions de dollars. L'agent de protocole James Johnny explique comment l'entreprise s'est retrouvée en affaires avec PCL et Ledcor. « Nous avons tout d'abord rencontré nos autres partenaires dans la coentreprise et avons formé l'entreprise Island Highway Contractors. Puis, nous avons publié un appel d'offres. » La soumission présentée par PCL et Ledcor était la plus basse, et elle a également obtenu la cote la plus élevée (20 points). Les soumissionnaires devaient entre autres répondre à la question suivante : « De quelles façons le soumissionnaire choisi pourra-t-il aider YMC à continuer de prospérer lorsque le projet sera terminé? ».

Ce projet avait pour but d'aider YMC à obtenir les compétences gestionnelles nécessaires pour survivre dans l'industrie de la construction. L'entreprise fournit le personnel de bureau, l'équipement et les matériaux de construction, en plus de s'occuper d'une partie de la gestion. Highway Constructors, Ltd., société mise sur pied par le gouvernement pour le projet de la route de l'Île, supervise la construction. « La route de l'Île est un exemple de ce qui aurait dû être accompli il y a plusieurs années. La route n'a pas été tracée spécifiquement pour éviter les réserves autochtones », raconte M. Dixon.

D'après le contrat, YMC est responsable des travaux d'essouchement et de terrassement, du nettoyage de la chaussée, des travaux de

creusage du canal de drainage, de l'installation des buses et du collecteur d'eaux pluviales, et de la construction du muret garde-fous sur la route. Les travaux d'essouchement et de terrassement ont été donnés à un sous-traitant. Le contrat de sous-traitance pour la construction du muret garde-fous n'a pas encore été attribué, mais il est possible que les matériaux granulaires nécessaires soient fournis par l'une des Premières nations du groupe qui possède une gravière. Si c'est le cas, il s'agira du premier accord commercial engendré par le projet de la route de l'Île. YMC espère que le projet entraînera d'autres accords commerciaux entre les divers participants au projet.

« En 1996, YMC s'est classée deuxième au plan de la meilleure productivité, pour le projet de la route de l'Île », raconte M. Dixon. Ses équipes d'été, dont un peu plus du tiers étaient des membres des Premières nations, travaillaient par quarts de douze heures et assuraient un service continu, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'entreprise a obtenu le financement nécessaire pour former son personnel et le préparer au projet grâce au programme BC21, un fonds provincial destiné à la formation de la main-d'oeuvre. De plus, un certain nombre d'Autochtones et d'autres employés ont reçu une formation de camionneurs au collège Malaspina.

La direction de YMC sait que, grâce à l'expérience acquise et au matériel lourd, (d'une valeur de deux millions de dollars) acheté pour exécuter à bien le projet, il lui sera plus facile d'obtenir d'autres contrats de construction routière. Toutefois, l'entreprise cherche déjà à diversifier ses activités. À l'heure actuelle, elle examine la possibilité de mettre sur pied une entreprise de construction résidentielle, pour construire des habitations sur la réserve et ailleurs. « Nous sommes à formuler une proposition à l'intention des seize bandes de l'île pour prouver que nous pouvons construire nous-mêmes de meilleures maisons

pour moins cher et donner par la même occasion du travail à des Autochtones, déclare M. Dixon. Même si nous ne construisons qu'une maison pour chacune des bandes, ça fait tout de même seize maisons. » Pas mal pour un début!

La coentreprise a profité à tous ceux qui y ont pris part. « PCL en a appris autant que nous pendant le projet. Dès que la société s'est intéressée à la formule des coentreprises, elle a vu les profits qu'il y avait à en tirer », déclare M. Dixon, directeur administratif de YMC, qui offre ce conseil aux Premières nations qui aimeraient créer une coentreprise avec des entreprises non autochtones : « Il faut tout d'abord trouver une entreprise qui est prête à travailler avec vous. » Puis, l'élément le plus important d'un projet est d'obtenir la collaboration de la collectivité concernée. « On doit s'occuper du bien-être des personnes de sa collectivité. Il faut non seulement leur donner de la nourriture et des vêtements, mais également des possibilités de se développer. »



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Été 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis :
Entrepreneurs et chefs de famille
à succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES
NATIONS — Enpasse de devenir
de bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone :
June Bernard découvre de
nouvelles étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenlilas :
un endroit où les enfants
s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme
avant Guérir les blessures du passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE,
PARTAGEONS L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

[Credits](#)

Centre préscolaire Gengenlilas : *un endroit où les enfants s'épanouissent*

par Jolayne Madden-Marsh

**Des enfants de Campbell River
jouent au centre Gengenlilas.**



Elle ne voulait pas quitter les bras de sa mère. Lorsqu'elle est entrée pour la première fois dans ce gros bâtiment de cèdre, où se trouvait auparavant un terrain de jeu, elle était bien décidée à n'y jamais revenir. Il y avait ce qui lui semblait être des millions d'enfants et un tas de grands qui faisaient beaucoup de bruit en jouant ensemble. Elle aurait aimé pouvoir partir. Elle avait peur et se sentait timide. Elle s'est assise toute seule dans un coin, rêvant d'être invisible. Il lui semblait qu'elle était là depuis une éternité déjà, même si ça ne faisait que quelques minutes.

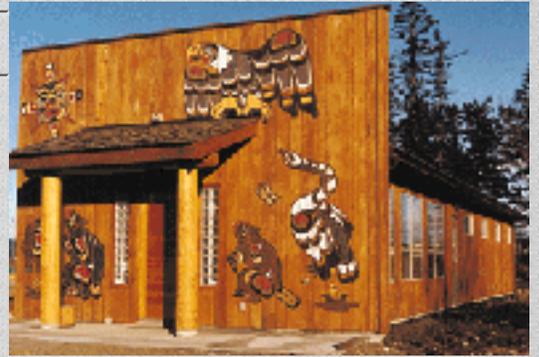
Peu après, une petite fille est venue lui demander si elle voulait jouer. Elle a commencé à s'amuser en un rien de temps. L'après-midi a filé et, à la fin de la journée, elle avait vingt nouveaux amis. Elle avait tellement hâte de raconter à sa mère la merveilleuse journée qu'elle avait eue!

Le gros bâtiment de cèdre, où se trouvait auparavant un terrain de jeux, est le Centre préscolaire Gengenlilas pour les enfants autochtones. Gengenlilas (prononcé « dgin-dgin-lé-las ») signifie « lieu de rassemblement pour les enfants » en kwakiutl, une

langue autochtone de la côte Ouest. Le centre a ouvert ses portes à la fin de septembre 1996 à Campbell River, à deux cents milles au nord de Victoria, dans l'île de Vancouver. Le Centre préscolaire est installé dans un nouveau bâtiment, dont la construction a commencé l'année dernière et a été terminée juste à temps pour la nouvelle année scolaire. La construction a été financée en grande partie par deux années de recettes générées par les bingos de la Première nation.

Centre préscolaire Gengenlilas

Gengenlilas est le seul établissement préscolaire gratuit situé en réserve offert aux enfants des Premières nations de Campbell River, de Cape Mudge (de l'île Quadra) et de Mamaleleqala Que'Qua'Sot'Enox (côte nord-est de l'île de Vancouver). Il permet aux parents de travailler pendant que leurs enfants s'amuse et apprennent. Le revenu familial supplémentaire contribue à stimuler l'économie locale.



C'est souvent dans un établissement préscolaire que les enfants apprennent à socialiser. Ils se font des amis et apprennent à partager et à savoir comment se comporter avec d'autres enfants. Pour Dawn Duncan, éducatrice à Gengenlilas, il est important que les enfants viennent au centre tous les jours de l'année scolaire. Les élèves qui sont trop souvent absents sont remplacés par d'autres enfants.

Les enfants qui fréquentent Gengenlilas apprennent les bonnes manières, les règles de sécurité, les couleurs, les nombres et les lettres de l'alphabet. Ils apprennent également à connaître leur culture. Les histoires, les danses, les légendes et les chansons de la Première nation de Campbell River sont intégrés aux jeux. Une longue maison à échelle réduite a été construite, et les écoliers fabriquent des jouets à caractère autochtone avec tout ce qu'ils peuvent trouver. « Près de quatre-vingt pour cent des enfants ont assisté à un potlach ou à une fête », raconte Mme Duncan. Ainsi, les enfants voient que les pratiques culturelles qu'ils découvrent à Gengenlilas sont utilisées par leurs propres familles et amis.

Les membres de la Première nation participent grandement à l'éveil culturel des écoliers de Gengenlilas. Certains ont écrit des contes en salish et d'autres ont enseigné aux enfants les danses traditionnelles. Les Aînés racontent de vieilles histoires, ce qui

permet à une nouvelle génération d'Autochtones de connaître les légendes de leur peuple. « Ils apprennent vite. Ils sont fiers de leur patrimoine », raconte Mme Duncan.

Un nouveau bâtiment a finalement été construit l'année dernière pour le centre Gengenlilas, qui avait passé les trois années précédentes dans une petite maison mobile. Il est situé tout près de la maternelle et d'un nouveau terrain de jeux, à côté de la nouvelle grande maison. Il s'agit d'un beau bâtiment inondé de lumière, flanqué de colonnes en cèdre sculptées par un artiste autochtone de Campbell River, et décoré à l'extérieur de peintures murales d'inspiration autochtone.

Le centre est un milieu stable, ce qui est important pour les enfants dont les parents travaillent. « Les enfants s'y habituent. Ils aiment voir leur photo sur le mur; ils ont alors l'impression d'être chez eux », explique Mme Duncan.

Le financement que reçoit l'établissement est à peine suffisant pour payer les employés. C'est pourquoi Mme Duncan doit parfois utiliser son argent personnel pour arrondir les fins de mois. La seule façon de remédier à cette situation serait de demander aux parents de déboursier un petit montant pour chacun des enfants qui fréquentent le centre. L'argent ainsi recueilli servirait à payer les coûts croissants que représentent la nourriture, les fournitures et les jouets. « Je ne veux surtout pas en arriver à facturer les parents, car ils ont déjà de la difficulté à joindre les deux bouts », déclare Mme Duncan.

Lorsque les enfants qui fréquentent le centre préscolaire entrent à l'école primaire, ils réussissent très bien. Selon Diane Stobart, éducatrice à la maternelle Gengenlilas, ces enfants ont une longueur d'avance sur ceux qui n'ont pas fréquenté une garderie. D'après elle, grâce au centre préscolaire, les parents s'intéressent davantage à l'éducation de leurs enfants. Elle en attribue le crédit à Mme Duncan : « Elle fait de l'excellent travail. » Mme Stobart indique que soixante à soixante-dix pour cent des enfants admissibles sont inscrits au centre préscolaire. « Nous avons travaillé d'arrache-pied pour obtenir la confiance des Autochtones et les convaincre d'inscrire leurs enfants au centre préscolaire. Le but ultime de l'établissement est d'amener les enfants à aimer l'école suffisamment pour qu'ils veuillent poursuivre leurs études et finir leur secondaire », conclut-elle.

Pour obtenir plus de renseignements au sujet de la garderie Gengenlilas, on peut appeler l'éducatrice Dawn Duncan chez-elle au (604) 286-0384, ou la travailleuse sociale de la



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Été 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis :
Entrepreneurs et chefs de famille à
succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES
NATIONS — Enpasse de devenir
de bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone :
June Bernard découvre de
nouvelles étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenlilas :
un endroit où les enfants
s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme
avant Guérir les blessures du passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE,
PARTAGEONS L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

[Credits](#)

Choisir de ne plus vivre comme avant Guérir les blessures du passé

par Carla Robinson

Jane Middleton-Moz

« Je crois que je poursuis cette voie depuis que j'ai dix-huit ans. C'est à ce moment-là que j'ai décidé que j'avais envie de vivre et pas seulement de survivre », raconte Hilda Green, 29 ans, entre deux ateliers de « guérison ». « Je luttais seule depuis si longtemps. L'atelier m'a aidée à réaliser que je suis sur la bonne voie. »



Mme Green, conseillère pédagogique à l'institut de technologie Nicola Valley, est l'une des quelque cent personnes qui ont participé récemment à un atelier de guérison de quatre jours. L'atelier, dont le thème était « Choisir de ne plus vivre comme avant », était organisé sur la réserve Squamish, à North Vancouver.

L'atelier était dirigé par l'auteure et spécialiste de renommée internationale en matière de guérison, Jane Middleton-Moz. Il avait pour but de guider les participants à travers les problèmes, personnels et autres, qui leur avaient été légués par leurs ancêtres. La « transmission » de problèmes survient lorsque des personnes, des familles et des communautés n'assimilent pas la douleur des tragédies vécues (comme la guerre, l'oppression, la pauvreté, le

racisme, l'alcoolisme, la mort de parents, la violence sexuelle, émotionnelle ou physique); l'affliction est alors transmise à la génération suivante.

« Nous sommes confrontés au problème des traumatismes subis par notre peuple pendant la colonisation, raconte Larry Gno de la nation Nisga'a, et les répercussions prennent de nombreuses formes. »

Mme Middleton-Moz utilise une méthode interactive et personnelle pour aider les gens à comprendre les effets des traumatismes qu'eux-mêmes, leurs parents et leurs grand-parents ont vécus, puis leur permettre de tirer parti de ces expériences.

Pendant ce processus, il arrive souvent qu'un grand nombre de personnes commencent à ressentir des émotions douloureuses qui avaient été supprimées pendant longtemps. D'autres sont capables de trouver des explications logiques pour les émotions turbulentes qui ont perturbé leur vie.

À la fin de la deuxième journée de l'atelier, Rene Nahanee, de la nation Squamish, a fait le commentaire suivant : « Je suis contente que Jane Middleton-Moz nous ait tous amenés à partager notre vécu pendant l'atelier. J'aime particulièrement les outils qu'elle nous donne pour nous aider à exprimer nos émotions. »

« L'atelier m'a vraiment aidée à comprendre d'où vient la douleur que je ressens », a raconté Melody Johnson, étudiante à Terrace, qui prévoit obtenir un diplôme universitaire en travail social. « Jane est excellente, car elle nous fait passer par de nombreuses émotions, tout en s'y prenant de façon très délicate. Nous vivons un véritable processus de guérison. »

D'après Mme Middleton-Moz, il faut amener les gens à faire confiance à l'animateur et au groupe avant qu'ils puissent partager leur vécu. C'est pourquoi les séminaires qu'elle organise durent souvent quatre jours et plus.

Vera Manuel, conseillère en traumatisme émotionnel au centre de traitement Round Lake à Vernon, utilise la méthode de Mme Middleton-Moz. « Pendant les deux premières journées, je m'efforce de créer un climat de confiance. Je dis aux participants que je serai à leurs côtés tout au long de leur cheminement. Lorsque je sens qu'ils sont prêts mentalement, je les amène doucement à ouvrir leur cœur. Et lorsqu'ils prennent conscience de leurs émotions, je les amène doucement à les analyser », raconte Mme Manuel.

Mme Manuel dirige des ateliers de guérison d'une semaine dans des collectivités autochtones partout au pays. D'après elle, la chose la plus importante pour quiconque fait face à des émotions ou à des souvenirs douloureux est de ne pas se couper du reste du monde. « Il est important de demander de l'aide ou de simplement parler à quelqu'un. Il ne faut surtout pas s'isoler. »

Au cours des séminaires, l'un des moyens utilisés par Mme Middleton-Moz pour créer un climat de confiance et amener les participants à se sentir moins isolés ou seuls avec leur douleur et leurs secrets est la révélation de soi, c'est-à-dire le partage de sa propre expérience. Dès l'entrée en matière, Mme Middleton-Moz raconte sa propre histoire et ses propres expériences, qui sont parfois bouleversantes.

Ce moyen lui permet d'expliquer plus facilement les phénomènes dont elle parle, par exemple les comportements autodestructeurs, mais il l'expose également à la critique des tenants de la psychologie traditionnelle. « J'ai vu un trop grand nombre de gens profiter de la révélation de soi et du « modelling », lorsque ces techniques sont bien utilisées, pour changer ma façon de faire. Jusqu'aux années 1970, il fallait rester impassible et ne rien dire, on était comme un mur. Je crois que les mouvements populaires, comme ceux des Alcooliques Anonymes et des Enfants adultes d'alcooliques, ont permis de tout changer », raconte-t-elle.

Vera Manuel, une amie de longue date de Jane Middleton-Moz, raconte qu'elle était tout d'abord terrifiée par l'idée de la technique de la révélation de soi, surtout lorsqu'elle animait des ateliers dans des collectivités situées près de chez elle. « La révélation de soi est un outil excellent, mais risqué, ajoute-t-elle. Ma vie devient alors comme un livre ouvert. Je dois m'assurer que ce que j'ai à révéler convient à l'exercice et est pertinent au sujet abordé. Il ne fait pas de doute cependant que cette technique aide les participants à exprimer leurs propres émotions. C'est plus facile pour eux quand ils ont un modèle à suivre. »

Lorsqu'ils se rendent compte que l'animatrice a vécu des expériences semblables aux leurs et qu'elle s'en est sortie, les participants trouvent souvent le courage d'exprimer leur douleur pour la première fois ou d'examiner les traumatismes qu'ils ont vécus pendant leur enfance. Mais pour un grand nombre de personnes, l'exercice peut avoir un effet d'isolement. Lorsqu'ils remontent dans le temps pour examiner les traumatismes qu'ils ont vécus, ils découvrent les sentiments de culpabilité, de honte, de douleur et d'abandon qui perturbent non seulement leur vie,

mais également la vie de leur famille et de leur communauté.

Un des participants qui a entrepris son processus de guérison il y a dix ans m'a dit après l'atelier : « Maintenant que je suis retourné vivre dans ma collectivité, je suis seul, vraiment seul. Je me suis trouvé de nouveaux amis et un nouveau réseau de soutien, mais dans ma famille, je suis encore le seul qui admette qu'il existe des problèmes et qui refuse de garder le silence. »

Mme Manuel dit qu'en dépit des difficultés qu'il peut poser, le processus de guérison qui ne touche d'abord qu'une personne finit par influencer tout un groupe. Elle est étonnée de la force et du ressort dont font preuve les communautés à cet égard. « Je sais à quel point c'est difficile. Je vis en ville, avec toutes sortes de ressources à portée de la main. Je vois ces gens qui vivent dans de petites collectivités et qui doivent tout faire à partir de zéro. Ils ont beaucoup de chemin à parcourir avant d'arriver à se faire confiance mutuellement. »

D'après Mme Manuel, c'est du coeur de la communauté que vient la guérison. « Et de la force de ses membres. Nous ne sommes pas celles qui apportent la guérison, nous ne faisons que fournir les outils. J'essaie de donner aux participants juste assez de connaissances pour qu'ils puissent entreprendre leur processus de guérison avec les outils que leur procurent leur langue et leur culture. »

Mme Middleton-Moz raconte que le pouvoir de guérison des Autochtones, surtout en Colombie-Britannique, l'étonne sans cesse. « L'une des choses que les gens ont besoin de savoir — et nous l'oublions parfois — est que le processus de guérison est très rapide comparativement à la durée du traumatisme. Les gens sont parfois impatients, ils ont l'impression que leur guérison prend trop de temps — mais ce n'est pas le cas. À un grand nombre d'endroits, la guérison a commencé dans les années 1970, il y a 27 ans, alors que la période traumatique s'est échelonnée sur 500 ans. »

LES ÉTAPES DE LA GUÉRISON SELON JANE MIDDELTON-MOZ

1) Arrêter de nier la vérité. Il faut en arriver à admettre que la situation n'était pas normale. Il faut arrêter de prétendre que l'on « s'habitue à tout ». Il est également important pour une personne

de comprendre qu'elle n'est pas perturbée, qu'elle n'a fait que réagir normalement dans une situation anormale.

2) La guérison par la cognition. Cette étape consiste à mieux connaître le début, le milieu et la fin du processus de douleur et de guérison. Cette connaissance peut soulager, jusqu'à un certain point, l'impression terrifiante de « ne pas savoir ce qui se passe » ou de se sentir « devenir fou » lorsque les émotions commencent à faire surface. L'une des façons de s'aider est de lire le plus grand nombre possible d'ouvrages sur le processus de guérison.

3) Créer une relation. Afin de se sentir assez sûr de soi pour pouvoir remonter dans le temps et revivre les traumatismes de son enfance, il faut avoir confiance en soi et dans la personne qui nous aidera à cheminer et qui nous épaulera dans les moments difficiles — cette personne doit donner un sentiment de sécurité qui n'existait pas pendant l'enfance.

4) Revivre les émotions traumatisantes. Il faut remonter dans le temps et revivre les traumatismes.

5) Se donner le temps de vivre sa peine et de réintégrer lentement sa vie. L'étape de guérison suit naturellement celle du vécu des émotions. Un grand nombre de rituels autochtones utilisés dans les cas d'affliction se déroulent sur une période d'un an ou pendant un cycle complet des saisons. Dans le monde d'aujourd'hui, on s'attend à ce que les gens se remettent de leur douleur relativement vite, ce qui n'est pas toujours réaliste. Il faut prendre soin de soi-même, se donner du temps.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR JANE MIDDLETON-MOZ

After the tears, Reclaiming the Personal Losses of Childhood, avec Laurie Dwinell, 1986.

Children of Trauma, Rediscovering Your Discarded Self, 1989.

Shame & Guilt, The Masters of Disguise, 1990.

Will to Survive, Affirming the Positive Power of the Human Spirit, 1992.

On peut trouver ces ouvrages dans certaines bibliothèques et librairies locales. Le centre de traitement Round Lake en offre également un nombre limité. Le numéro de téléphone du centre est le (205) 546-3077. Ces ouvrages sont aussi offerts en version audio, sur cassettes.



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Été 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis :
Entrepreneurs et chefs de famille à
succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES
NATIONS — Enpasse de devenir
de bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone :
June Bernard découvre de
nouvelles étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenilas :
un endroit où les enfants
s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme
avant Guérir les blessures du passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE,
PARTAGEONS L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

[Credits](#)

CÉLÉBRONS LE CERCLE, PARTAGEONS L'ESPRIT

Les Jeux autochtones de l'Amérique du
Nord
de 1997
(du 3 au 10 août 1997)

Alex Nelson, directeur exécutif
des Jeux autochtones
d'Amérique du Nord de 1997 (à
gauche), et Rick Brant, directeur
général (à droite), encadrent le
logo des Jeux, dessiné par Art
Thompson, artiste salish de la
côte, nation Nuuchah-nulth.



« D'après les Aînés, le sport
et la culture doivent être intimement liés pour nous permettre
d'atteindre un état de bonne santé et d'harmonie générale. Le
sport et la culture forment un cercle invisible, sans début ni fin.
L'esprit des Jeux est de célébrer ce cercle. » (Extrait de Journey,
bulletin officiel des Jeux, volume 1, numéro 1.)

Les gymnases des écoles sont prêts et les canots sont à l'eau!
Dans quelques semaines à peine, plus de cinq mille jeunes
athlètes autochtones de partout au Canada et aux États-Unis se
rendront à Victoria pour participer aux Jeux autochtones de
l'Amérique du Nord de 1997.

Les Jeux de 1997, qui se dérouleront du 3 au 10 août,
constitueront le plus grand rassemblement de jeunes Autochtones
d'Amérique du Nord de l'année 1997. Le comité organisateur
s'affaire à tout mettre en place pour que les 4 500 jeunes athlètes

de 13 à 21 ans et les 500 athlètes plus âgés aient simplement à se préoccuper d'avoir du plaisir et de participer à leurs épreuves respectives.

Les Jeux autochtones de l'Amérique du Nord ont pour but de cultiver le bien-être des jeunes athlètes à tous points de vue (mental, physique, émotionnel et spirituel) et de promouvoir leur développement. Il n'y aura ni drogue ni alcool aux Jeux de 1997.

Des équipes viendront de neuf provinces et territoires, notamment de la Colombie-Britannique, et de dix-huit États, dont la Californie, le Colorado, la Floride, l'Iowa, le Massachusetts, l'État de New York, le Dakota du Sud, l'Oklahoma, le Wisconsin et Washington. Les athlètes s'affronteront dans seize disciplines olympiques dans divers sites situés un peu partout dans la région de Victoria. Les épreuves présentées sont les suivantes : tir à l'arc, athlétisme, badminton, baseball, basket-ball, boxe, canot, golf, crosse, tir à la carabine, soccer, softball, natation, tae kwon do, volley-ball et lutte.

Les quelque 900 athlètes de la Colombie-Britannique ont été choisis partout dans la province lors de compétitions locales et régionales. Ils seront accompagnés de leurs entraîneurs, de chaperons et de parents (car les Jeux sont également axés sur la famille).

« Le personnel de mission et moi-même travaillons très fort pour nous assurer que les enfants sont prêts, qu'ils ont reçu l'entraînement nécessaire et qu'ils ont le soutien requis pour donner le meilleur d'eux-même pendant les Jeux », déclare Dano Thorne, chef de mission de l'équipe de la Colombie-Britannique. « Nous espérons que nos efforts contribueront à la création d'un réseau sportif pour les Autochtones de la Colombie-Britannique. Grâce à un tel réseau, nos enfants pourraient éventuellement remporter du succès dans diverses manifestations sportives, comme les championnats du monde et les jeux Olympiques. »

Les Autochtones de la Colombie-Britannique sont fiers d'organiser les jeux de cette année. Ils ont décidé de présenter un volet culturel qui permettra aux différents peuples autochtones attendus — qui viendront de l'Amérique du Nord, de l'Amérique latine, du Japon, de la Nouvelle-Zélande, de l'Australie et de la Norvège — de partager les richesses leurs cultures respectives.

Les Jeux débiteront par le Voyage tribal de 1997, une expédition en canot de 300 milles le long de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord. Des représentants de quelque trente tribus

arriveront en canot dans le port intérieur de Victoria et seront accueillis par les nations Salish de la côte avec une cérémonie traditionnelle de bienvenue. Ce genre de bienvenue symbolise l'hospitalité et la tradition spirituelle de la Côte ouest. À partir de là, les canoéistes et les participants au volet culturel des Jeux se rendront au stade du centenaire de l'université de Victoria pour la cérémonie d'ouverture des Jeux.

Les Jeux autochtones de l'Amérique du Nord de 1997 veulent associer les sports et la culture, et c'est pourquoi des démonstrations de diverses activités culturelles et sportives seront présentées tout au long de la semaine : courses de canots de guerre, sport arctiques, danses du cerceau, lahal (jeux de bâtons) et futsal (jeu de soccer intérieur de l'Amérique du Sud). Les athlètes et les spectateurs pourront également visiter le village culturel, où seront présentés une foire d'arts et d'artisanat autochtones et de cuisine typique, de même que des spectacles dans l'amphithéâtre extérieur.

Les organisateurs ne veulent surtout pas que l'on s'ennuie pendant les Jeux, et c'est pourquoi trois autres événements seront présentés simultanément : le festival annuel des peuples autochtones, organisé par le centre d'accueil autochtone de Victoria (du 8 au 10 août); le pow-wow annuel Watanmay (du 1er au 3 août) et le pow-wow annuel Lekwammen (du 8 au 10 août).

D'après Alex Nelson, directeur exécutif des Jeux de 1997, le comité organisateur est à la recherche de 2000 bénévoles pour les Jeux. On peut encore s'inscrire et contribuer au succès des Jeux de 1997. Il suffit d'appeler au centre des bénévoles, au numéro (250) 361-1997.

M. Nelson est fier de ce que le comité organisateur a accompli jusqu'à présent et il espère que le plus grand nombre possible de résidents de la Colombie-Britannique assisteront aux Jeux. « Il ne faut pas oublier qu'il s'agit de nos Jeux, de nos enfants et de notre culture. Je vous incite tous à prendre le temps de venir à Victoria et de montrer votre appui envers les jeunes et les groupes culturels. »



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)



Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Été 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis : Entrepreneurs et chefs de famille à succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES NATIONS — Enpasse de devenir de bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone : June Bernarddécouvre de nouvelles étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenlilas : unendroit où les enfants s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme avant Guérir les blessures du passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE, PARTAGEONS L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

[Credits](#)

DES CLÉS POUR L'AVENIR

« Désolé, pas d'expérience, pas d'emploi. »

Nous avons tous entendu, à un moment ou à un autre, ces mots redoutés. Nous nous sommes tous demandés comment sortir de ce cercle vicieux : « pas d'expérience, pas d'emploi et pas d'emploi, pas d'expérience ». Comment fait-on pour commencer une carrière si personne ne veut nous ouvrir de porte? Eh bien, c'est peut-être plus facile que vous pensez. Il suffit simplement de trouver une clé.

Les programmes jeunesse du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien (MAINC) sont des clés pour l'avenir. Au cours des deux prochaines années, 50 millions de dollars seront alloués à des projets liés à l'emploi, projets destinés à des jeunes Inuits et à des jeunes des Premières nations qui vivent dans les réserves. Le financement de ces programmes s'inscrit dans la Stratégie d'emploi des jeunes, programme de Développement des ressources humaines Canada.

Grâce au MAINC, cinq programmes, dont deux nouveaux, sont offerts aux jeunes.

Pour obtenir de plus amples renseignements sur les programmes jeunesse du MAINC en Colombie-Britannique, veuillez téléphoner à Roger Brown au (604) 666-5143. Pour en savoir plus au sujet de la Stratégie d'emploi des jeunes (Développement des ressources humaines Canada), veuillez appeler la ligne

d'information jeunesse au 1-800-935-5555.

Programme carrière-été pour les étudiants inuits et des Premières nations

Financement de 8,2 millions de dollars offert chaque année.

Le salaire des emplois liés à la carrière créés pour des étudiants autochtones ou inuits qui habitent dans une réserve peut être payé en partie par ce programme. Les emplois peuvent être créés par des collectivités, des entreprises ou des organismes inuits, ou des administrations, des organismes ou des entreprises autochtones installés sur une réserve.

Programme de camps d'été en sciences et en technologie pour les Premières nations et les Inuits

Financement de 1,8 million de dollars offert chaque année.

Ce programme offre un financement aux collectivités autochtones et inuites pour leur permettre de mettre sur pied et d'offrir de façon permanente des camps d'été à vocation scientifique. Il sert également à parrainer les jeunes Autochtones ou Inuits vivant dans une réserve et qui désirent participer à un camp d'été en sciences. Ces camps peuvent avoir lieu dans des établissements d'enseignement ou en nature, selon le sujet traité.

Programme d'expérience de travail pour les jeunes Inuits et les jeunes des Premières nations

Financement de 6,5 millions de dollars offert chaque année.

Ce programme est conçu pour les jeunes Inuits et les jeunes des Premières nations qui habitent une réserve, ne fréquentent pas l'école et sont sans emploi. L'expérience obtenue grâce à ce programme aidera à améliorer les compétences de base des jeunes et leur fournira une expérience pratique de travail qui pourra les aider à se trouver un emploi. Ce programme permet également aux jeunes de contribuer positivement à leur collectivité.

Programme d'entrepreneuriat pour les jeunes Inuits et les jeunes des Premières nations

Financement de 1,5 million de dollars offert chaque année.

Grâce à ce programme, les jeunes Inuits et les jeunes des Premières nations qui habitent dans une réserve et désirent se lancer en affaires peuvent obtenir de l'aide

financière et des conseils.

Programme d'alternance études-travail pour les écoles des Premières nations

Financement de 6 millions de dollars offert chaque année.

Les autorités scolaires des Premières nations qui désirent créer un programme d'alternance études-travail dans une école secondaire située dans une réserve, ou développer un programme qui existe déjà, peuvent obtenir un financement grâce à ce programme. Les autorités scolaires intéressées peuvent communiquer avec leur bureau régional pour obtenir d'autres renseignements.

Programme de stages en habitation pour les jeunes Inuits et des Premières nations

Financement de 1 million de dollars offert chaque année.

En plus des programmes mentionnés ci-dessus, un sixième programme jeunesse sera offert à partir de l'été. Un budget annuel de un million de dollars sera alloué au programme de stages en habitation pour les exercices 1997-1998 et 1998-1999. Le programme sera annoncé bientôt!

Les jeunes qui désirent participer à l'un des programmes susmentionnés ou présenter une demande à cet effet, peuvent communiquer avec le Conseil de leur bande ou l'association de leur collectivité.



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)



DREAMSPEAKER

Région de la Colombie-Britannique, MAINC — Eté 1997

AU SOMMAIRE:

[Steve et Cindy Dennis : Entrepreneurs
et chefs de famille à succès](#)

[BC RAIL ET LES PREMIÈRES
NATIONS — Enpasse de devenir de
bons voisins](#)

[Agente artistique autochtone : June
Bernarddécouvre de nouvelles étoiles](#)

[Succès en sylviculture](#)

[En route vers le succès](#)

[Centre préscolaire Gengenilas :
unendroit où les enfants s'épanouissent](#)

[Choisir de ne plus vivre comme avant
Guérirles blessures du passé](#)

[CÉLÉBRONS LE CERCLE,
PARTAGEONS L'ESPRIT](#)

[DES CLÉS POUR L'AVENIR](#)

[Credits](#)

Dreamspeaker est une publication trimestrielle du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien (MAINCO, région de la Colombie-Britannique). Les opinions qui y sont exprimées ne sont pas nécessairement conformes à la politique de MAINC.

Rédaction : Toni Timmermans.

Collaborateurs : Jolayne Madden-Marsh, Carla Robinson, Lyse C. Cantin, Leonie Rivers

Dessinatrice : Lyn Drake & Associates

Veillez envoyer votre correspondance à l'adresse suivantes :

**Services exécutifs MAINC,
région de la Colombie-Britannique**

650-1550 Alberni Street

Vancouver (C.-B.)

V6G 3C5

Tél. : (604) 666-2944 ou 666-5232

Fax : (604) 666-1210

Also available in English.



[\[Publications\]](#) [\[Retournez à la liste\]](#) [\[English\]](#)